

Jean-Euphèle Milcé

Le premier qui chute n'est pas d'ici

A Daniel Noisy,

A tour de rôle, ils dessinaient des gestes chiches sur leurs corps. Un jour de plus s'éteignait en roue libre, s'abîmait sur leurs destins. La nuit, tombée de bonne heure, était froide d'intérêts. Un désert lessivé par le vent qui passe bourrasque, repasse folle.

Trente et un décembre. La musique était rarement mélancolique.

L'habitude promenait, proposait, fourguait aux preneurs le meilleur de la saison, l'envers lisse de la vie. Et les faux pas, les malheurs, les impôts sur la misère, les ratés crevaient un après un sur les vœux. Les vœux à ne pas exposer dans la direction du vent, à ne pas révéler aux autres. Par peur qu'ils deviennent confessions. Secrets retournés. Bol bleu tendu. Appel à l'aide.

Il n'était que dix neuf heures. Tous les sourires affichaient la même prétention.

Bamboche programmée, mijotée, répétée jusqu'à point de souffle. Le peuple des jumeaux, quelque part, défilait. Trois fois deux policiers mains droites sur la hanche, les bustes redressés faisaient la ronde investis de l'autorité de l'Etat de droit. Le patron libanais du restaurant chinois vérifiait les plis des nappes, posait des bougies, s'agitait, faisait des moulinets avec les bras pour forcer la fille de l'Est à partir racoler ailleurs.

La préparation de la fête passait son chemin. Evitait soigneusement quelques logements de la rue du Môle. Au cœur de Pâquis.

Paola et Carlos s'étaient aimés corps à corps devant la fenêtre, face contre la rue.

La rue enguirlandée merveille et son excédent de lumières. La rue prisonnière de la trêve «à minuit pile, la grande lessive! On remet le compteur à zéro. Un petit sms, une pensée, un coup de fil, une bise aux proches de la famille, aux amis, aux ennemis, aux collègues. Bonne année sans rancune. Meilleurs vœux de tout cœur. On enterre les douleurs pour vivre en mieux.»

Vivre en mieux?

Paola s'était accrochée à la sagesse de cette fin de conversation, qui ne la concernait pas, comme une bouée miracle. Seulement si c'était vrai!

Plutôt une voix cassée en mille tessons dans sa tête. La grosse douleur de chercher la vie en mieux. Depuis toujours. Partout. Avec la passion entretenue par le besoin de survie.

Les pieds de Paola pouvaient en témoigner. Que de frontières traversées, de kilomètres engloutis! Course folle après la nécessité d'ancrage. À trente six ans, du Brésil à Genève, il ne lui restait que la mémoire des voyages. Quant à ses rêves, elle les choyait en pièces détachées.

«Le compteur à zéro. Vivre en mieux». C'était à la gare de Cornavin. Un de ces lieux qui roulent autour et avec le voyage. Dans tous les sens. Paola passait et repassait devant le guichet de la Western Union. Le miracle enroulé dans ses paumes: deux cents francs d'excédent sur son budget.

Elle essayait de se convaincre du bonheur qu'elle donnerait à sa famille misérable parmi les misérables de Belo Horizonte. Elle imaginait sa maman complètement édentée servant la feijoada à une petite vingtaine de frères, sœurs, oncles, tantes, cousins, voisins et passants pour la fête des rois.

«Des deux cents francs, il faut compter au moins quarante francs pour les frais de transfert. La banque au Brésil convertira le solde en dollars non sans prélever sa commission. En fin de compte, il ne restera que deux cent vingt à deux cent cinquante reals. Avec la cherté actuelle de la vie au Brésil, ma mère n'aura que de quoi fêter les rois. Il ne lui restera rien pour payer son dentier. Son rêve.»

Paola hésitait. Se laissait prendre à l'envie de se taper un voyageur perdu pour quelques billets. S'offrir prostituée d'occasion à un homme. Une femme. Peu importe. Un coup d'épée dans l'eau. Ni vu. Ni connu. La terre continuerait de tourner à la même lenteur.

Sans métier, elle cherchait son coup payant. Passant, repassant devant le guichet de la Western Union, les deux cents francs coincés dans sa paume droite.

Il n'y eut de solitude assez obèse pour pousser un voyageur dans ses filets mal tendus. Elle rêva, espéra jusqu'à la surprise de la conversation qui ne lui était pas destinée.

«Vivre en mieux».

Elle ravala son projet incertain. Tourna les talons à la gare et s'en alla dépenser les deux cents francs. Elle avait assez pour acheter, entre autres, du champagne. Pas n'importe lequel. Celui que Rubinho gaspille, s'arrose de la tête aux pieds quand il monte sur un podium de formule un enveloppé dans le drapeau du Brésil. Le Brésil qui gagne. Qui flotte. Qui fait résonner l'hymne national. A la télé.

Du champagne pour elle et son mec Carlos. *«Quelle crevure, quel loser ce Carlos! Depuis deux ans, il fuit la réalité. Il s'enferme à la maison pour s'empiffrer de foot, de formule un et de l'illusion de faire un livre sur sa vie de sans papiers. Vierge Marie! Autant il me tracte vers le bas, m'invite dans sa déchéance, autant je l'aime.»*

Le temps tournait. Sans complexe. L'appartement d'un immeuble de la rue du Môle refusait de s'allumer. Malgré le champagne des champions au frais, la table dressée et les bougies qui n'attendaient que l'appel d'une flamme. La robe de Paola étalée sur le divan espérait lumière.

20 heures.

- Tu me sortiras ce soir?

- Non, ma Chérie! L'étranger en situation irrégulière que je suis n'a pas droit à la lumière. À la fête.

- Y a pire que nous.

«Depuis la fermeture du camp de Sangatte décidé en 2003 par les ministres de l'intérieur français et britannique, les réfugiés afghans sont livrés à eux-mêmes, vivant de petites rapines et créchant où ils peuvent. La population commence à manifester son exaspération. On craint une chasse sauvage aux réfugiés.»

22 heures.

- J'ai sorti la robe que tu aimes. J'aimerais bien aller faire un tour en ville et revenir vers minuit pour le compte à rebours.

- Je n'ai pas ce droit. Tu le sais.

- Par pitié! Tu ne te rends pas compte de tes privilèges. Par rapport aux autres.

«Les corps ensanglantés, boursoufflés des Africains candidats au paradis européen auront de la peine à se décomposer dans nos mémoires. Ils sont dix, douze tués. Assassinés. Leur tort était d'essayer d'escalader la clôture séparant le Maroc des postes espagnols avancés de Ceuta et de Melilla.»

23 heures.

Paola passait en revue, récitait, ânonnait son catalogue de drames. Elle les opposait au confort des cinquante mètres carrés qu'ils partageaient dans une ville respectable, riche, très au Nord du monde.

Face à elle Carlos, le clandestin. Dix-neuf mois depuis l'expiration de son visa de touriste en Suisse. Dix neuf mois à arpenter de jour comme de nuit les mêmes cinquante mètres carrés. Il avait fui femme d'un mariage biaisé, Brésil d'une ère d'incertitudes pour tenter sa chance aux côtés de Paola, le premier amour de sa vie d'homme.

Entre Paola la résidente légale et Carlos le clandestin, les drames des autres n'arrangeaient rien. Littérature. Foutaise. Malchance.

24 heures moins une poignée de paillettes.

On s'oublierait dans la chorale. *Cinq. Quatre. Trois*, etc. En légère avance, un bateau de la Compagnie Générale de la Navigation cracha sa pluie d'étoiles toute sirène hurlante. Tous les regards de la rue partirent à la cueillette des couleurs. Ruée vers le beau. Les strass.

Un. Zéro. Bonne année.

Paola se détacha de la fenêtre. Se libéra des bras de Carlos.

Le champagne attendait. Minuit. Ils vont se dire bonne année. Avec le même retard habituel. En fait, ils avaient adopté le principe de passer après les autres. Inaperçus. Fugitifs.

Elle cherchait de quoi allumer les bougies quand elle entendit claquer la porte. Une descente de police? Un méchant coup de vent? Panique.

Elle sortit de la cuisine, hurlant le prénom de son homme. Il n'était pas à la fenêtre, son poste d'observation depuis tantôt six heures. Il n'était pas sous le lit. A la salle de bain. Non plus.

Paola ramassa son permis C sur la table – Ne jamais traverser le pas de la porte sans ses papiers, sa légitimité sur fond gris. Elle sortit fouiller la rue et sa fête.

Devant la porte de l'immeuble, Carlos disait tendresse en portugais à une vieille dame accrochée serrée à son bras nu. Carlos, dehors sans veste, dans le froid naturel d'un à peine premier janvier.

«Ouvrez-nous Paola. Elle a chuté au milieu de la rue. Là sous notre fenêtre. Personne ne s'est arrêté. J'espère qu'elle n'a rien de cassé.

Elle est d'ici, tu penses? Quoi! Seule! Pour la Saint-Sylvestre?»

- Traduis Paola. Traduis. Dis à cette bête du Bon Dieu qu'on a du champagne des champions à la maison, du pâté de poulet. Une tasse de chocolat chaud. Qui sait! Traduis Paola. Dis-lui que ce n'est pas bien d'être étrangère dans son propre pays! Dis... dis Paola. Y a des drames, des malheurs au monde pires que le sien.

Sciernes d'Albeuve, 21 janvier 2006

Œuvres de Jean-Euphèle Milcé

- Louvri tan (poésie créole), Port-au-Prince, 1999
- Jiwèt van (nouvelles en créole), Port-au-Prince, 1999
- L'Alphabet des nuits (roman), Orbe, 2004
- Et... Dieu créa l'heure (nouvelle), dans *Ecritures*, Lausanne 2004
- Il pleut l'ailleurs (nouvelle), dans *Magic Haïti*, Jouxte-sur-Mezery, 2004
- Encre de mars (nouvelle), dans *Riveneuve Continent*, Marseille, 2005
- Les maux dans la marge (nouvelle), dans *Balises*, Bruxelles, 2005
- Habiter désir (nouvelle), dans *Nouvelle Revue Française*, Paris, 2006

